

ETC



Un présent infini du temps

Sylvain Campeau

Numéro 79, septembre–octobre–novembre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35059ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau, S. (2007). Compte rendu de [Un présent infini du temps]. *ETC*, (79), 50–50.

Montréal

UN PRÉSENT INFINI DU TEMPS

Claire Savoie, 05.02.2006 -
05.02.2007 (dates-vidéos),
Galerie Vox, Montréal.
20 janvier - 3 mars 2007

Chacun de nous doit bien connaître quelqu'un qui tient, jour après jour, son journal de bord. Il ou elle (ou peut-être bien est-ce vous) tient le registre des menus et moins menus événements du jour. Il ou elle se livre en réflexions à caractère plus ou moins autobiographique. Ou alors, faute d'inspiration, il ou elle offre tout bonnement le résumé des incidents du monde.

Claire Savoie a résolu de faire de même, mais elle a décidé de relever le pari sur vidéo. Elle a donc tenu à offrir, jour après jour, images, sons et écrits significatifs de la journée. Discipline difficile, s'il en est une, qu'elle a pu suivre pendant une année complète. On pouvait en apprécier le résultat à la Galerie Vox, au cours de l'hiver dernier. L'installation tenait donc dans cette enfilade de bureaux-cubicles, chacun séparé de l'autre par une cloison. L'ensemble formait un véritable bloc comprenant, de chaque côté, dix de ces petites cellules de vision, pour un total de vingt. Dans une autre pièce, trônait un autre ensemble du même type. Quelques chaises pivotantes, à roulettes, permettaient de passer rapidement de l'une à l'autre de ces cellules de visionnement. Car, en effet, la durée de chacune est fort courte, moins d'une minute à vue de nez. Qu'y a-t-il sur chacune de ces bandes visibles sur moniteur compact ? Eh bien, le résumé, fort condensé, de chaque jour.

L'ensemble se compose évidemment d'une courte séquence filmée, sur laquelle viennent s'inscrire la date du jour et deux, parfois trois, textes défilant à des vitesses différentes. L'un reprend généralement, mais pas toujours, le grand titre d'un événement marquant. Un autre semble offrir la définition d'un mot qui nous échappe, mais que l'on peut parfois deviner. Le dernier recueille les notes personnelles de la vidéaste. Il va de soi que ce rituel varie. La taille des lettres, leur vitesse, l'apparition des dates; tout cela n'apparaît pas toujours de façon égale et uniforme. La superposition des enfilades de mots et d'affirmations de toutes sortes (extraits des manchettes, notes de travail, événements et incidents...), la rapidité de leur passage sur écran nous forcent à tout décrypter en deux ou trois temps de lecture. Mais ces variables ne doivent pas nous faire oublier que des constantes demeurent. Ainsi, nous avons souvent une sorte de compte-rendu de la progression du projet, des hésitations, des difficultés et des contraintes qu'il présente : journal de bord d'une visée dont on voit le résultat à même son déploiement. Ces dates-vidéos regroupent ainsi les menus événements, l'instant présent dans son évidence la plus crue et ils le font presque sans discernement, dans une volonté de peu choisir et de tout laisser affleurer à la surface. Sans doute est-ce là l'enjeu qu'il faut suspecter : une sorte de saisie du présent qui soit présence de l'événement, arrivée de l'évidence, intrusion de celle-ci en temps réel, dans le cours de la séquence filmée. Cela explique que des notes assez anodines, en provenance de la vie personnelle de l'artiste, drame du quotidien (mort d'un chat, narration de rêves) trouvent leur place dans cet ensemble. Sans oublier les fréquentes évocations de l'heure à laquelle s'est levée Claire Savoie, sans doute pour mieux pouvoir poursuivre ce projet. Il en va comme s'il importait par-

ticulièrement de savoir à quel moment le jour pouvait enfin être saisi par la caméra. Comme si le jour et sa saisie allaient de concert, comme si le jour se levait finalement pour aboutir sur bandes. C'est en effet un jour nouveau que se lève chaque fois pour nous qui en apprécions le résumé, passant pour ce faire d'un cubicle à l'autre.

Ce n'est pas parce que les séquences sont courtes que, de l'une à l'autre ne s'installent pas un certain cadre, certaines constantes qui en viennent à construire quelque chose comme une fiction. On y voit une main caresser un chat, de nombreux ciels saisis en campagne où l'artiste a son chalet, des prises de vue de l'intérieur et de ce chalet et de sa résidence en ville, des paysages urbains croqués dans les environs de celle-ci, des promenades avec le chien. Bref, on en arrive, par fragments, à reconstituer l'année, les lieux, les événements marquants oubliés (faits et gestes du premier ministre Harper, procès de Saddam Hussein, etc.). Nous devenons, au fur et à mesure que notre mémoire reconstitue la trame de l'année déjà écoulée, de plus en plus familiers avec l'architectonique particulière de cette œuvre composite. La nature des courtes notes et réflexions de l'artiste, le spectacle des activités issues du quotidien, y sont aussi pour beaucoup. Quant aux manifestations sonores, nous avons de tout : maigres bruits d'éléments naturels (vent, pluie), de circulation urbaine, de présence humaine et solitaire, bribes de conversations, de monologues.

Le tout donne évidemment une impression de saisie à vif, de cueillette journalière, effectuée de façon intuitive et rapide. Mais il n'en est rien. Certes, la prise d'images, comme de notes, sans doute, a été faite quotidiennement. Le relevé que nous en fournit Claire Savoie l'atteste. Mais le montage, la décision de greffer la séquence d'un accompagnement sonore choisi, a été réalisé par la suite. Certaines bandes avouent même ce délai nécessaire. Le temps prend alors l'apparence d'un dédale, le retour en arrière complexifiant le rapport au déroulement temporel de cette production. Car, enfin, n'est-ce pas l'illusion sommaire que veut créer cette collecte, un présent infini du temps, sa présence et son inscription immédiate mais son extension aussi, une certaine réversibilité. Comme si le temps était quelque chose qui pouvait être arpenté dans les deux sens. C'est bien ainsi que se construit toute fiction; dans l'annonce, l'allusion à ce qui se prépare (la prolepse) et le rappel de ce qui fut (l'analepse). Bien sûr, nous encaissons tout cela avec le décalage nécessaire, mais nous croyons aussi que cela se poursuit, que l'artiste continue ce colligé de bribes et fragments des jours, que tout cela se perpétue au moment même où nous en apprécions la teneur. Bref, une narration semble en cours et elle semble suivre ce flux de manière ininterrompue. C'est un soliloque dont l'existence serait attestée et dont le babil nous rassure et nous comble. Inscription, transcription : le poids tombé des mots, des images, la rétention des sons et des bribes du monde et des jours sont autant d'*attardements* sur la teneur du temps qui fuit et des faits qui s'effacent. Il y a là, à l'œuvre, une sorte de conservation, une mémoire en travail, une matrice potentielle, un creuset où les événements peuvent s'inscrire et garder leur *inédition*, cet effet d'épiphanie, cette totale et absolue nouveauté, ce moment de fraîcheur qui survient immédiatement avec une innovation de paroles et d'histoire.

SYLVAIN CAMPEAU

Docteur en Littérature française, **Sylvain Campeau** est critique d'art depuis 1985 et a collaboré à de nombreuses revues, tant canadiennes qu'étrangères. Auteur de recueils de poésie et d'une anthologie des poètes exotiques au Québec (2002), il est essayiste et ses textes ont paru dans plusieurs catalogues. Il agit, également, à titre de commissaire d'exposition.